

GONZALO ELTESCH

COLLECTION PRIVÉE

Traduit de l'espagnol (Chili) par
Gilles Moraton



à vif

MAURICE NADEAU

C'est un magasin d'antiquités où la plupart des objets ne sont pas à vendre. Ils composent la collection privée du père, qui monte la garde et les protège jalousement dans son fauteuil Sheriff. Un fatras de phonographes, de boîtes à musique, de vitrines aux merveilles et de logos publicitaires, au milieu duquel le fils cherche le chemin de sa vie. Cette collection privée, c'est aussi celle du fils, son Valparaiso choyé amoureusement, les réminiscences qui surgissent par surprise, par bribes et qu'il caresse, fouille pour y trouver un sens car la mémoire est injuste.

Entre souvenirs réels et fantasmés, le roman se construit dans le déroulement de la vie même et ainsi déploie toute la gamme des émotions qui lient, au-delà du réel et de la fiction, un père et un fils.



Gonzalo Eltesch est né en 1981 à Valparaiso au Chili. Il a fait des études de littérature et, depuis 2017, il est membre de la liste Bogotá 39 qui rassemble les plus importants écrivains sud-américains de moins de 39 ans.

Collection privée est son premier roman traduit en français. Traduit de l'espagnol (Chili) par Gilles Moraton.

Photo de l'auteur : © Lorena Pavalecino

Image de couverture : Valparaiso © Quaint Planet par Pixabay



978-2-86231-409-9 19 €

Collection privée

À Vif

Image de couverture : Valparaiso © Quint planet par Pixabay

© 2022 À Vif et Les Lettres Nouvelles – Maurice Nadeau

ISBN : 978-2-86231-303-0

5 rue Malebranche – 75005 Paris
editions.mauricenadeau@orange.fr
www.maurice-nadeau.net

 Éditions Maurice Nadeau – Les Lettres Nouvelles

Gonzalo Eltesch

Collection privée

Roman

Traduit de l'espagnol (Chili)
par Gilles Moraton

À Vif

une collection dirigée par
Adeline Alexandre et Delphine Chaume

MAURICE

NADEAU

À mes parents

*D'un âge éternel, sans jamais d'âge
heureux*

Gabriela Mistral

C'était une Mercedes neuve, aux vitres teintées et de couleur bleue, me semble-t-il. Pour une raison qui me paraît aujourd'hui incompréhensible, j'adorais les Mercedes-Benz, et il n'en passait pas beaucoup par ici. En observant mon père, je me suis rendu compte que lui aussi était surpris, mais ça n'avait rien à voir avec la voiture. C'est Pinochet, dit-il. Dépêche-toi, on va le rencontrer. Il m'a pris alors par la main, nous sommes allés en vitesse jusqu'à la porte du magasin et nous nous sommes arrêtés. À cet instant, Augusto Pinochet descendait de la voiture, accompagné de ses gardes du corps. Bonjour Président, dit mon père sur un ton qui ne ressemblait pas au ton de mon père. Moi j'ai balbutié quelque chose d'approchant, avec un sentiment d'orgueil extrême. Pinochet nous a rendu le salut avec un sourire, ensuite il s'est dirigé vers le magasin à côté, où on vendait des graines. Le Président a étudié dans le même collège que moi, dit mon père, en me montrant les Pères Français,¹ en face. Et qu'est-ce qu'il fait là ? je lui demandai. Il est venu acheter des graines pour ses oiseaux. Il aime beaucoup les oiseaux, dit-il. Il ne se passa rien de plus. Après quelques minutes, nous sommes rentrés dans le magasin, je me suis retrouvé sur une chaise, où je suppose qu'on m'avait assis, et je me suis senti heureux.

1. *Colegio de los sagrados corazones, Padres franceses*. Collège des sacrés cœurs, Pères français, Valparaiso.

C'était à Valparaiso, parce que c'est là-bas que nous vivions. Mon père avait un magasin de vente d'antiquités. Il ne parlait jamais de lui comme d'un antiquaire, il disait simplement qu'il avait un magasin de vente d'antiquités. Il se trouvait dans le Plan,¹ comme disent les autochtones. C'est-à-dire, pas dans les Cerros. Il m'a raconté plusieurs fois que sa famille avait toujours préféré le Plan, parce que c'était plus élégant et plus sûr. C'est là que vivaient les Chiliens riches, ou qui se croyaient riches, tandis que les Européens choisissaient Cerro Alegre, Concepcion et Playa larga. Et finalement, ils ont été bien plus intelligents, disait-il, parce qu'ils ont compris que la vue sur la mer est inestimable. Aujourd'hui, ces maisons valent une fortune.

Pour mon père, n'importe quelle affaire se rapportait à l'argent, c'était sa passion. Son univers tournait autour de ce qu'une personne pouvait posséder, des objets anciens que les gens détenaient. Rien ni personne ne pouvait être compris en dehors de la sphère de l'argent et de ses dérivés. C'était un capitaliste pur et dur, bien que lesté d'une contradiction, peut-être propre à son métier : il n'a jamais été séduit par le consumérisme. Il consommait à peine, il ne faisait que garder. Et ce qu'il gardait, c'était des choses.

1. Nom de la partie plane de la ville, par opposition aux « Cerros », les collines autour.

La maison était au-dessus du magasin. Elle avait été construite dans les années quarante, elle possédait plusieurs salons, de hauts plafonds et l'escalier ainsi que l'étage étaient en bois. Rien de bien original pour le Valparaiso de ces années-là. Le fait est que c'est là qu'il aimait garder comme un grand trésor, toutes portes closes, ses collections.

Il y a quelque temps déjà, il a décidé d'installer un système de sécurité pour protéger ses objets. Il a commencé à poser des alarmes partout, dans les pièces et les salons. Bientôt, le seul lieu sans alarme fut sa chambre. Un jour, alors que nous étions tous les deux à la maison, je lui ai demandé le code de l'alarme ; je l'avais oublié. Il m'a répondu à voix basse, dans un murmure presque inaudible. Pourquoi parles-tu si bas ? je lui ai demandé. Parce que quelqu'un pourrait entendre.